NOUVELLE REVUE
THÉOLOGIQUE

81 N° 10 1959

La correspondance Blondel-Valensin 1899-1912

Jean LEVIE (s.j.)

p. 1073 - 1081

https://www.nrt.be/fr/articles/la-correspondance-blondel-valensin-1899-1912-1942

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2024

La correspondance Blondel-Valensin
1899-1912

Un élève de Maurice Blondel à la Faculté d'Aix-en-Provence de 1897 à 1899, Auguste Valensin, a conçu pour son maître de philosophie une confiance totale qui bientôt s'étend jusqu'aux choses de l'âme; il s'enhardit à le consulter sur sa vocation; l'entretien qu'il a avec lui sur ce sujet « a été, écrit-il, le point de départ de réflexions qui ont contribué à me donner confiance et à me faire voir clair »... Aidé des conseils de son maître, il se décide, au cours d'une retraite, pour la vocation religieuse dans la Compagnie de Jésus et en octobre 1899 entre au noviciat. De là naît une amitié profonde qui s'exprimera en une correspondance suivie, de 1899 à la mort de Blondel en 1949. Une première tranche de cette correspondance [1] nous est présentée dans ces deux volumes, du début en 1899 jusqu'au moment où, en 1912, l'ancien élève, devenu prêtre et professeur d'histoire de la philosophie, publie, en collaboration avec son frère aîné Albert, jésuite également et professeur de théologie, dans le *Dictionnaire Apologétique* du P. d'Alès, l'article *Immanence,* qui a fortement contribué à dissiper maints préjugés contre la pensée philosophique de M. Blondel.

L'intérêt très vif, souvent passionnant, de ces deux volumes, est dû en bonne part à la façon remarquable dont l'éditeur a replacé ces lettres dans l'atmosphère du milieu et de l'époque. Presque chaque lettre est munie d'un commentaire, parfois très étendu, interprétant et justifiant les allusions faites et les sentiments exprimés, présentant et caractérisant les personnalités mentionnées, appuyant par un exposé synthétique concret les jugements exprimés. Auguste Valensin fait-il allusion (I, 58) à un religieux qui juge Blondel « idéaliste, subjectiviste et kantiste », l'éditeur nous présente, dans une note de plus de 6 pages (I, 60-66), un tableau particulièrement suggestif des accusations de « kantisme » maintes fois répétées contre Blondel, faisant ressortir en pleine lumière l'inanité de ces reproches et très souvent l'incompétence de leurs auteurs.

Du hasard de ces échanges de lettres se dégagent progressivement, grâce à la méthode d'interprétation adoptée, deux traits fort significatifs pour l'histoire des idées : d'une part la forte et noble personnalité chrétienne de Maurice Blondel; d'autre part l'étrange complexité religieuse et théologique de ce début du XX^e^ siècle dans le milieu catholique français en regard de la crise moderniste.

La personnalité chrétienne de Maurice Blondel

C'est, on le sait, en 1893 que M. Blondel avait publié sa thèse : *L'Action. Essai d'une critique de la vie et d'une science de la pratique,* qui devait devenir si célèbre, exercer une influence si profonde, et d'autre part rencontrer en divers milieux une si violente opposition. En 1896 avait paru la *Lettre sur les exigences de la pensée contemporaine en matière d'apologétique et sur la méthode de la philosophie dans l'étude du problème religieux.* Devant l'opiniâtreté et l'intelligence de certaines contradictions, Maurice Blondel s'était imposé un silence de

1. M. Blondel et A. Valensin. — *Correspondance (1899-1912).* 2 vols, Paris, Aubier, 1957, 19 × 12 cm., 380 et 389 p. Prix : 2.400 frs. Les chiffres entre parenthèses dans le texte renvoient respectivement aux volumes et aux pages de l'ouvrage.

dix années sur ces sujets. Très sensible aux attaques et aux défiances comme aux amitiés et aux marques de sympathie, d'une santé extrêmement délicate *qui sans cesse l'arrête dans son travail intellectuel, il passa par des épreuves* angoissantes, qui eussent découragé, peut-être même révolté des cœurs moins forts ou moins chrétiens que le sien. Dans ses lettres il apparaît comme un catholique attaché de toute son âme à sa foi, qui s'efforce de penser cette foi en même temps qu'il la vit intensément, ne séparant jamais pensée chrétienne et vie chrétienne. En outre il est, par tempérament pourrait-on dire, apôtre, apologiste du Christianisme. Dès 1899 il écrivait (I, 69 suiv.) : « Par devoir de conscience, je me suis imposé d'écrire chaque jour une ou deux pages d'un livre que j'éditerai, sans le mettre en vente, et comme édition « provisoire » *donec corrigatur,* sur le problème « de l'apologétique et de l'esprit chrétien »... Il ajoutait plus loin : « Nous nous proposons moins de constituer un équilibre de pensées bien agencées et parfaitement cohérentes en repos, que de découvrir les moyens de mouvoir les esprits et d'orienter les consciences en les faisant sortir de leur repos trompeur, en rompant tout équilibre artificiel, en leur manifestant l'instabilité de la vie en elles-mêmes ». « Les apologistes n'ont pas à faire autre chose qu'à se convertir et à marquer les moyens propres de leur conversion, n'étant point *maîtres,* mais *exemples* et *compagnons de route,* aînés dans la vie; c'est pourquoi il faut qu'ils se bornent à enseigner dans la mesure où ils s'enseignent eux-mêmes. »

Fermes et incisives apparaissent maintes pensées de Blondel sur l'apologétique dégagées de l'ensemble de sa correspondance et recueillies ici avec soin dans les notes; il insiste à plus d'une reprise (par exemple, I, 71) sur la disproportion qui apparaît fréquemment dans le catholicisme entre la vie et la pensée, entre « ce qui prie, ce qui vit, ce qui souffre, et c'est heureusement l'essentiel », *et « ce qui pense, ce qui parle, ce qui écrit, ce qui discute et semble réfléchir »* et qui trop souvent est maladroit, insuffisant.

Le centre de cette apologétique c'est le Christ. Il écrira plus tard après l'encyclique Pascendi : « *Christologie.* Je me suis très profondément, très onéreusement réjoui des murailles dressées par l'encyclique *Pascendi* devant la route qui conduirait à une évacuation de la christologie. En effet, c'est tout ou rien. Ou bien, en faisant du Christ un non-consubstantiel du Père, on s'achemine fatalement à un déisme ou à un symbolisme; ou bien on a foi en l'Emmanuel, et on ne saurait en majorer le rôle, la bonté, l'efficacité. Et, de fait, la tendance qui a toujours triomphé dans l'Eglise, c'est la plus majorante... On comprendra de mieux en mieux l'unité du Plan divin, dans la création, dans l'Incarnation, dans la surnaturalisation » (I, 44).

Et plus tard encore : « Le problème de l'Incarnation m'est apparu... (peut-être même antécédemment à toute autre question philosophique) comme la pierre de touche d'une vraie cosmologie, d'une métaphysique intégrale... Je partage... les idées et les sentiments du P. Teilhard de Chardin en face du problème christologique. Devant les horizons agrandis par les sciences de la nature et de l'humanité, on ne peut, sans trahir le catholicisme, en rester à des explications médiocres et à des vues limitées qui font du Christ un accident historique, qui l'isolent dans le Cosmos comme un épisode postiche et qui semblent faire de lui un intrus ou un dépaysé dans l'écrasante et hostile immensité de l'univers. Bien avant le loisysme des petits livres rouges, j'ai eu, dans une intense clarté, conscience de cette alternative : ou rétrograder vers un symbolisme meurtrier, ou avancer vers un réalisme conséquent jusqu'au bout, vers un réalisme intégral qui mette la métaphysique du christianisme d'accord avec la mystique vécue par les saints, par les fidèles même... Nous sommes conduits à *l'instauratio tota in Christo...* Allons donc de l'avant, sans hésitation, dans le sens où, à mesure que

le monde et l'homme grandissent au regard de l'homme, le Christ grandit davantage encore à nos yeux et à nos cœurs » ; mais en même temps il est indispensable « de marquer avec une netteté et une force accrues la transcendance absolue du Don divin, le caractère inévitablement surnaturel du dessein déificateur, par conséquent la transformation morale et la dilatation spirituelle que la grâce permet et requiert d'accomplir » (I, 47-48).

Maints autres aspects de sa pensée sont évoqués au cours de ces pages. Par exemple sur l'humilité nécessaire à l'apôtre intellectuel « Tous et toujours nous avons à nous défendre contre la double tentation de vouloir achever notre œuvre comme si le triomphe dépendait de nous seuls, et de profiter nous-mêmes de notre propre effort comme si le règne que nous cherchons était de ce monde ». Sur la tolérance foncière requise de l'apologiste envers ceux qui ne pensent pas comme lui, il dit à des jeunes gens appliqués aux questions sociales : « Aucun succès ne sera bon, ne sera même possible pour les catholiques que s'ils sont manifestement dans une disposition d'esprit telle qu'armés de la puissance publique, ils seraient, de leur plein gré, aussi retenus, discrets, respectueux, détachés qu'ils peuvent l'être, de fait et malgré eux, forcés et contraints par la violence. La lutte présente n'est pas entre des forces qui se repoussent; elle n'est pas même seulement entre diverses conceptions de la vérité et de la liberté; elle est engagée entre diverses conceptions de l'humanité et de la bonté. Il s'agit donc de faire aimer ce que vous représentez; et pour le rendre aimable, on n'a pas trouvé d'autre moyen que d'être bon soi-même, ne résistant pas au mal par les procédés dont use le mal, mais faisant le mieux possible ce qu'on estime être le bien; car en cet ordre, le meilleur moyen de ne point multiplier ou fortifier ses « ennemis » (combien on oublie de les aimer !), c'est peut-être d'aller paisiblement devant soi, comme si l'on n'en avait pas. » (I, 97).

Un des épisodes les plus impressionnants du 1er volume est l'histoire des fameux articles de la Quinzaine en 1904 sur les erreurs de méthode et de doctrine d'Alfred Loisy. Blondel les écrit fin 1903 à un moment d'épreuves familiales très angoissantes : la santé de sa femme lui cause les plus vives inquiétudes, son père est depuis quelques mois dans un état très alarmant; il annonce la rédaction de son étude au P. Valensin dans une lettre du 18 décembre 1903 : « Jamais travail ne m'a donné plus d'affres que celui-là... Je viens de soumettre cet enfant de douleurs à des théologiens, et les voici partagés, les uns désirant la publication immédiate, les autres mettant leur veto ». Une note de 7 pages (I, 110-117), riche de détails inédits, résume l'occasion et les étapes de l'élaboration : à la lecture de *L'Evangile et l'Eglise* paru en 1902 que Loisy lui a envoyé et des *Etudes évangéliques* de la même époque, Blondel s'est trouvé inquiet : « On sent que M. Loisy a, comme pensée de derrière la tête, une christologie qu'il ne livre pas, mais que certaines insinuations déconcertantes (comme aussi dans ses *Etudes évangéliques*) rendent suspecte » (I, 111). Au cours des mois de janvier à mars 1903, il entame avec Loisy une longue discussion par lettres sur les points qui les opposent l'un à l'autre; le 28 février Loisy lui écrit : « Monsieur, vous étiez né pour écrire des encycliques ! » Bientôt Blondel se décide à faire porter ses articles sur la méthode : il écrit le 23 novembre à Fernand Mourret : « Je n'ai pas le projet de critiquer directement M. Loisy, mais je prends la méthode *in abstracto*, dans sa pureté artificielle, j'en montre les lacunes, les impossibilités, et j'insiste sur les dangers ou les ruines inévitables qu'elle entraîne, même pour des esprits de bonne foi et de bonnes intentions. Si j'indique en terminant les solutions que je crois salutaires et la méthode qui me semble nécessaire, c'est du moins sans les solidariser d'une façon compromettante avec « la philosophie de l'action et la méthode de l'immanence » (I, 114). M. Mourret l'engage vivement à presser son travail : « Plus j'y réfléchis, et plus

je suis convaincu qu'un écrit de vous... fera beaucoup de bien... L'autorité que vous avez auprès de beaucoup de jeunes gens les mettra en garde contre le danger ». Décembre est un mois de travail intense, au milieu de souffrances de toutes sortes (I, 115). Les 3 articles paraissent sous le titre « Histoire et dogme » dans *la Quinzaine* les 16 janvier, 1er février et 16 février 1904.

Or précisément à ce moment une vive alerte émeut Blondel. Des bruits circulent dans la presse (*Giornale d'Italia*; *Corriere della Sera*) annonçant « la prochaine mise à l'index des écrits de Laberthonnière et de ceux de Blondel »; Blondel écrit le 29 février à son ami Mourret : « Depuis deux ou trois jours, j'entre en une impression d'agonie. Les nouvelles deviennent de plus en plus alarmantes. M. Paul Sabatier m'envoie d'Assise un n° du *Corriere della Sera*, de Milan (28 févr., éd. du matin), qui renferme un entrefilet sous ce titre : « Deux nouveaux livres à l'Index. Un personnage en mesure d'être bien renseigné nous assure que la congrégation de l'Index a tout prêts deux décrets, l'un condamnant *l'Action* de M. Blondel, l'autre *Le dogmatisme moral* de M. Laberthonnière, etc. » — Ce serait un miracle si nous échappions... Il ne faut pas encore se lasser de le demander à Dieu » (I, 123). Les amis agissent dans toute la mesure possible; Blondel a envoyé un mémoire justificatif à un de ses intimes, vivant à Rome, le P. Beaudoin. Le 7 mars enfin celui-ci peut le rassurer; il a vu le cardinal préfet de l'Index et lui dit formellement : « Je ne me sers ni de propositions conditionnelles ni de modales; mais j'affirme catégoriquement et *je suis autorisé : vous n'êtes pas à l'Index et on n'instruit pas contre vous à l'Index*. Je vous en supplie, soyez une troisième fois rassuré, laissez dire et gardez le silence et le secret » (I, 137).

Ce fut dès lors dans la paix qu'il put constater l'heureux effet de ses articles : « Histoire et dogme ». Certes pas chez tous : certains ennemis étaient irréconciliables : le P. Fontaine écrira dans son livre *La théologie du N.T. et l'évolution des dogmes*, 1907, p. 81 : « Avec sa critique aiguë et tenace, le docte philosophe a pénétré à l'intime de notre théologie néo-testamentaire, pour en dissocier tous les éléments essentiels... Il a tout ébranlé et tout compromis. Sans son intervention, la crise exégétique eût été grave... Le scepticisme kantien, qui est au fond de cette philosophie de l'action, l'a rendue infiniment plus dangereuse... L'opposition à la doctrine catholique est certainement plus accentuée dans *Histoire et Dogme* qu'elle ne l'était dans la *Lettre...* » (I, 129-130). Mais très nombreuses et chaleureuses furent les félicitations et adhésions énumérées I, 125-131, par exemple (I, 128) celles de Mgr Mercier (Louvain 8 août 1904) et du P. Lebreton.

Ces deux volumes nous permettent de suivre au jour le jour la rédaction — souvent très pénible, mais toujours inspirée par une conviction intense — d'autres écrits de Maurice Blondel qui jouèrent un rôle dans le mouvement des idées aux débuts du XX° siècle. Telle, par exemple, dans le II° volume, l'histoire des articles de *Testis* (pseudonyme de M. Blondel) dans les *Annales de philosophie chrétienne*, de 1909 et 1910; circonstances du projet et des premiers articles : II, p. 88 et 96; pourquoi il a choisi l'anonymat, p. 99; jugements particulièrement favorables sur le 3° article : p. 102 suiv.; p. 108-109; 114-115; Blondel remarque avec joie que dans les « adhésions enthousiastes » que suscite cet article : « Ce qui domine chez beaucoup, c'est l'immense soulagement de constater que ce dont on souffre cruellement n'est pas l'orthodoxie même, mais une caricature, une déviation, et qu'en souffrant de ces abus meurtriers, on n'a pour cela aucune accointance avec le modernisme, au contraire. » (II, 115). Le 4° article est différé par une lassitude telle que l'auteur est « depuis huit jours incapable d'écrire, même de lire une ligne sérieuse. « Il reconnaît, II, 105, vouloir attirer l'attention, par ces articles, « sur un des aspects du grand problème qu'il

se proposait d'étudier, en traitant de *l'Esprit chrétien* » ; le 4e article « finalement est coupé en 4 morceaux », en 4 articles successifs ; le premier de ces 4, « le 4e Testis, écrit Blondel, passe mieux que je n'espérais. Il se trouve que j'ai *soulagé* beaucoup de personnes que je craignais de gêner ou d'irriter » (II, 120) ; après le 5e article, Blondel note : « Aucune contradiction n'a encore surgi. En revanche, le refrain qui revient de tous côtés, c'est : « Il fallait que cela fût dit. » Mais que ce soit moi qui aie dû me résoudre à le dire, j'en ai littéralement été malade. » (II, 125).

A ce moment, la revue *La Correspondance de Rome,* Roger Duguet (abbé Boulin) dans *l'Univers* s'efforcent de représenter les réactions de *Testis* contre les campagnes intégristes de dénonciation et de suspicion comme des attaques dirigées contre l'autorité même du Saint-Siège. Valensin s'inquiète de ces oppositions dangereuses. Blondel lui écrit (II, 135) : « J'ai hâte de vous rassurer. L'attaque de *l'Univers* n'aura aucune suite. Je me suis fait connaître à qui de droit. J'ai revendiqué pour moi seul la responsabilité entière d'un acte qui n'est pas une « perfidie » ni une critique de l'autorité, mais la dénonciation d'un abus manifeste, l'exploitation par des autoritaires sans autorité d'une conception qui, j'en ai eu l'assurance de plusieurs évêques, n'est nullement celle du Saint-Siège. » (Les notes de l'éditeur fournissent ici II, 126-131 une série de textes très éclairants sur l'histoire de la *Corrispondenza romana,* sur Mgr Benigni et son *Sodalitium Pianum* — la Sapinière — et sur la *Correspondance de Rome* française). Un des articles de *Testis* ayant touché à la doctrine de Maurras et à l'*Action française,* des mécontentements et des réactions assez vives surgissent de ce côté (II, 142-144 ; 146 ; 150 ; 159 etc.). Le 7e et dernier article de Testis paraît dans les *Annales* en mai 1910. Et tout s'achève par un ordre médical de repos complet, pendant quinze jours, avant que le professeur de philosophie puisse entamer les 6 semaines d'examens à Aix.

Terminons l'épisode par le passage principal d'une lettre du Cardinal Mercier à M. Blondel à propos de ces articles le 17 avril 1911 : « Que de fois, cher Monsieur, j'ai souffert, j'ai été humilié de voir certains journalistes sans compétence s'ériger en maîtres et juges sur les sujets les plus graves, même dans l'ordre purement religieux... Vous avez accompli, à mon avis, une bonne action. Votre geste est chevaleresque et courageux... Laissez-moi vous donner un conseil, cher Monsieur ; ne vous surmenez pas, et surtout efforcez-vous de vous abandonner assez complètement à la bonne et sage et sainte Providence pour ne pas sentir trop profondément les commotions auxquelles vous expose le double souci de rester à la fois le fils soumis de l'Eglise et le médecin des âmes souffrantes » (II, 232). En mai 1911, le cardinal Mercier présentait avec éloge l'œuvre de Blondel à l'Académie royale de Belgique.

Ces échanges de lettres, joints aux nombreux extraits d'autres lettres dans les notes de l'éditeur, manifestent les divers aspects du caractère de Blondel. *Son extrême sensibilité* : « Le bon Dieu m'éprouve par mon point sensible : naturellement, j'ai un trop vif désir de l'affection, de la louange, je suis trop tendre à la critique et à la mésestime. Il se trouve que je suis, malgré mon amour de la paix et mon besoin d'être aimé, amené à encourir les animadversions, les suspicions, les vitupérations de ceux à la bienveillance et à la confiance de qui je tiens par-dessus tout ! » (II, 145). Il souffre de voir réapparaître dans des écrits catholiques les mêmes contresens dont il a maintes fois établi la fausseté, par ex. cette phrase : « la pensée efficace de Dieu » qui signifiait : « la pensée que nous avons de Dieu est efficace » (a forte influence sur nous, sur le caractère de nos actes), et qu'un critique, malveillant ou inintelligent, a comprise un jour comme signifiant « la pensée (humaine) efficace de Dieu (c'est-à-dire : réalisant Dieu en nous), y voyant la formule du subjectivisme, de l'imma-

nentisme; et elle est périodiquement reprise par des laïcs ou des prêtres catholiques comme caractéristique de la doctrine de Blondel. Il souffre d'attaques, de suspicions, qui manifestent à l'évidence qu'on ne l'a pas lu, mais que l'on reprend, en les déformant davantage encore, les arguments d'un premier adversaire. Que d'examens de conscience utiles sur certaines méthodes de polémique catholique ces pages pourraient justement provoquer!

Remarquable se révèle sa charité apostolique envers ceux, prêtres ou laïcs, qui se trouvent sous le coup d'une mesure ecclésiastique douloureuse, susceptible de les amener au découragement ou à la révolte. Lorsque l'abbé Grosjean — qui s'était au séminaire enthousiasmé pour les premiers écrits de Blondel, puis en 1902 avait publié un article « La question biblique chez les catholiques de France au XIX[e] siècle », article que son évêque avait considéré comme « dangereux pour la foi et injurieux pour l'Eglise » — « fut écarté pour toujours des postes en vue », Blondel lui écrivit *immédiatement* une lettre (16 décembre 1902) commençant par ces mots « Vous pardonnerez à mon respectueux attachement pour vous, de vous envoyer une parole de douceur, de soumission et de sérénité... Montrez que votre pensée est vraie, salutaire, bienfaisante pour l'avenir, en sachant, dans le présent, vous dominer, vous soumettre » (I, 239). Il faudrait citer, à travers les deux volumes, maintes lettres semblables : à Henri Bremond, au P. Laberthonnière, à d'autres prêtres douloureusement secoués par les étroitesses des campagnes anti-modernistes en France; il écrit le 13 septembre 1906 à un prêtre ainsi éprouvé : « Des conseils, je n'en ai pas, n'ayant plus de lumière; il me reste de la compassion, ayant toujours de la souffrance. Et peut-être qu'en effet nous n'avons qu'à patienter obscurément, comme tant d'autres qui, en ce bas monde, ne cesseront pas d'être pauvres, infirmes, veufs! Sans doute les hommes ou les choses vous fournissent trop de prétextes de regimber : mais cela empêche-t-il le Christ d'être le Christ, cela diminue-t-il l'expérience intime que nous avons faite de sa vérité? Cela change-t-il la relation que nous devons avoir avec lui? Il est la Perle, pour laquelle il faut vendre tout, susceptibilités naturelles, souci de la dignité, exigences de la justice, tendresses du cœur. »

Il y aurait à parler de l'apostolat de conquête, par exemple de l'émouvante histoire de Méhémet-Ali Mulla-Zadé, fils d'un médecin turc de l'île de Crète, de souche albanaise musulmane par sa mère, converti de l'Islam par l'influence de Maurice Blondel. Il devait dire plus tard en 1928, lorsqu'il fut le prélat catholique Mgr Paul Mulla : « L'instrument capital de la grâce qui me fit chrétien fut le philosophe Maurice Blondel. La crise dura plus de cinq ans et c'est seulement en 1905, le 25 janvier, que je reçus le baptême » (I, 89). La correspondance Blondel-Valensin revient à maintes reprises sur la marche vers la foi, et ensuite vers le sacerdoce d'Ali Mulla.

Le second volume se termine par le récit captivant de la préparation et de la publication de l'article *Immanence (Doctrine de l')*, dans le *Dictionnaire Apologétique de la Foi catholique*, tome II, col. 569-612 par les Pères Auguste et Albert Valensin, S. J. Le P. d'Alès avait cru devoir refuser un premier article d'un collaborateur à qui il avait d'abord demandé ce travail; Auguste Valensin écrit à Blondel le 23 décembre 1910 que la rédaction de l'article a été maintenant proposée par le P. d'Alès à son frère Albert qui « dans l'unique désir de vous rendre service, a accepté » (II, 196). Peu à peu Auguste Valensin, consulté, joint son travail à celui de son frère (juillet 1911), et, à partir de ce moment, soumet au jugement de Blondel les phases successives de la composition (II, 240-338), reçoit ses remarques, en dit les conséquences sur la rédaction, communique à Blondel les éloges ou réserves des censeurs, etc. Ces échanges d'idées sont précieux pour fixer en bien des points la pensée et les sentiments de Blondel. Le 9 juillet 1912 Auguste Valensin annonce : « Nous tenons enfin

l'*Imprimatur* ». Le fascicule contenant l'article paraît en septembre. Le 22 septembre Blondel le lit et écrit : « Bien cher Ami. Je viens de recevoir, pour la St-Maurice, le fascicule VIII ; et tout d'un trait j'ai lu les 33 colonnes ;... tout d'un trait, non : car, au cours de l'*Exposé*, devant cette lumière sereine et cette justice courageuse, le souvenir des méconnaissances et des suspicions accumulées pendant tant d'années de cauchemar, me gonflait le cœur, si bien qu'en arrivant au terme les larmes me sont montées aux yeux et je me suis arrêté un moment pour remercier Dieu, pour vous remercier du fond de l'âme, en m'étonnant presque de me sentir enfin éveillé de mes tortures et en face d'un esprit loyal, pénétrant qui voit et fait voir les choses telles qu'elles sont en leur vérité concrète et bienfaisante. Puis, j'ai repris ma lecture ; et l'*Examen* me paraît extrêmement remarquable, décisif, bon. C'est un tour de force d'avoir en si peu de pages élucidé de tels problèmes, triomphé des préjugés, dirimé des controverses si épineuses. »

Le milieu catholique français durant la crise moderniste

Ces deux volumes projettent également une vive lumière sur le catholicisme français durant ces années 1900-1912. L'exposer en détail dépasserait les limites d'une note de recension. Une simple énumération suffira à marquer la richesse de contenu de cette correspondance et, tout particulièrement, du commentaire constant de l'éditeur.

L'histoire de l'Eglise et du mouvement des idées religieuses en France est saisie ici dans les réactions immédiates des contemporains. On est ému de constater dans une lettre de Laberthonnière à Blondel (30-9-1902), au temps des expulsions de religieux par le ministère Combes (1902-1905), les étroitesses d'esprit de professeurs d'Université non chrétiens devant la persécution déchaînée « On imagine à la place de la Religion une sorte de fantôme grotesque et répugnant contre lequel on se rue avec des ardeurs de Don Quichotte. C'est stupéfiant de voir où peuvent en venir des hommes intelligents comme Croiset, Lanson, etc. Ce dernier a fait un article dans la *Revue de Métaphysique et de Morale*, où la sophistique du sectaire intellectuel s'étale avec une naïveté qui serait ridicule si présentement elle n'était malfaisante. Il y a longtemps qu'il n'y avait pas eu une pareille poussée de haine anti-religieuse » (I, 84). Et ce n'est pas seulement dans les milieux intellectuels que l'incompréhension se manifeste. Mourret, séjournant dans un coin des Basses-Alpes, écrit à Blondel (28-7-1903) : « Que l'avenir me paraît sombre, cher ami !... Que la crise paraît devoir être aiguë, et générale ! Du haut en bas, c'est la même chose. Il me semblait ne pouvoir rencontrer un spectacle plus triste que celui que je voyais à Paris dans le monde intellectuel : malentendus déplorables, étroitesse des uns, imprudence des autres, défaut d'entente presque partout en présence d'une attaque menée avec acharnement. Ici, c'est peut-être pire. Les progrès faits par l'irréligion dans les Basses-Alpes depuis un an sont effrayants. C'est une commune entière qui, froidement, avec calme et persévérance, demande à ne plus avoir de curé... Tout près de Digne, un bon curé ne peut pas obtenir, à prix d'argent, qu'un enfant lui serve la messe. On a la sensation de quelque chose qui craque, qui s'effondre... Ce qui s'effondre, ce n'est pas l'Eglise de France, j'en suis persuadé ; elle a encore des éléments de vie trop énergiques ; mais c'est une forme, une constitution ecclésiastique, une pensée religieuse... L'Eglise se rajeunira. Mais ce qui reste toujours effrayant, c'est que ces époques de crise sont des époques d'hérésie, d'apostasie. Combien nous avons besoin de foi ! » (I, 184).

Les événements ecclésiastiques sont évoqués quant à leurs répercussions immédiates sur les milieux intellectuels français : mort de Léon XIII, 20 juillet 1903,

et élection de Pie X, 4 août 1903 (remarquable éloge du prestige de Léon XIII en ses dernières années par Louis Gillet : I, 93-94; sentiments de Blondel, qui se rappelle avoir, en 1884, déjeuné avec le futur Pie X à l'issue de son sacre à Saint-Louis-des-Français et exprime simplement sa confiance et ses appréhensions (I, 94 et 97). La mise à l'Index de deux livres du Père Laberthonnière (*Essais de philosophie religieuse* 1903 et *Le réalisme chrétien* 1905) qui apprend, note G. Goyau, I, 253, la condamnation de son œuvre par la visite d'un séminariste qui vient lui exprimer sa sympathie. Sentiments de Blondel, I, 251, sensible à la douleur de son ami : « Priez... afin que l'épreuve lui soit sanctifiante » et particulièrement ému par la pensée « des âmes que Laberthonnière était en train de ramener (comme celle de Sully Prudhomme), de celles qui vont être rejetées violemment, comme l'âme très honnête de M. Boutroux qui m'avait écrit ces jours derniers une lettre pleine d'espoirs ». — Le décret *Lamentabili sane exitu*, 17 juillet 1907 (I, 262-264; 342; 348); l'encyclique *Pascendi* 16 septembre 1907 : le trouble de Blondel s'exprime, avec un profond sens chrétien, dans les lettres groupées I, 357-364; il n'est pas dû à un sentiment personnel d'être atteint par l'encyclique; ses amis lui montrent, et lui-même est convaincu, que ses idées ne sont l'objet d'aucun blâme; il ne s'agit pas davantage pour lui d'un désaccord doctrinal (cfr ci-dessus p. 1074); mais, ému par le ton fort sévère de l'encyclique, il écrit au lendemain de celle-ci (I, 357) : « Comment empêcher tant d'âmes de succomber et de douter de la *bonté* de l'Eglise? »

On pourrait parcourir ainsi à travers ces deux volumes les réactions en France à d'autres événements ecclésiastiques : l'intervention d'Henri Bremond à l'occasion de la mort et des funérailles de Tyrrell et la suspense temporaire prononcée par Mgr Amigo, évêque de Southwark (II, 72-80 avec de nombreux passages de lettres de Bremond à ce sujet); la condamnation du Sillon (25 août 1910; II, 176-177 avec une lettre très intéressante de Blondel sur le rôle de ses élèves dans la fondation du Sillon, sur l'évolution du mouvement, sur le conseil qu'il avait donné — et qui ne fut malheureusement pas suivi — au début du *tournant* politique du Sillon); à la fin du II[e] volume, l'entrevue, en décembre 1912, de Mgr Bonnefoy, archevêque d'Aix, avec Pie X, et qui, parlant de Blondel au Pape, eut la joie de l'entendre lui répondre : « Je suis sûr de son orthodoxie, je vous charge de le lui dire » (II, 362 et 368).

Les *« amis » et les « adversaires »* apparaissent en vive lumière dans ces lettres spontanées, écrites sous l'impression immédiate des faits; une table de tous les noms propres cités, avec toutes les références, rend ici de grands services et permet, à qui le désire, de mieux connaître caractères et tendances. Les grands amis : Mourret, Wehrlé, Malet, Laberthonnière, Delbos interviennent sans cesse; ceux qui, à l'occasion, marquent leur sympathie d'idées, comme en France le P. Lebreton, Victor Giraud, Henri Boissard, en partie le P. de Grandmaison, et beaucoup d'autres, en Belgique le cardinal Mercier, le P. Joseph Maréchal, S. J., le P. Pierre Scheuer, S. J., sont cités avec leurs jugements, communiqués directement à Blondel ou transmis par d'autres. Naturellement, les intégristes bien connus comme l'abbé Barbier, le P. Fontaine, les correspondants français de Mgr Benigni, etc. — trop souvent hélas, encouragés de bonne foi par le cardinal Merry del Val (p. ex. II, 101, 112, 130, 131, 139, 341, 355) — jouent un grand rôle dans cette correspondance, Blondel et ses amis, comme aussi les exégètes, ayant eu tant à souffrir de leurs attaques. Considérées à cinquante ans de distance, ces étroitesses, si souvent incompétentes et si fermées à l'intelligence de la pensée d'autrui, nous déconcertent vivement et rappellent à tout lecteur l'immortelle actualité du conseil de saint Ignace de Loyola : « Praesupponendum est quemvis bonum Christianum promptiorem esse debere ad salvandam propositionem proximi quam ad eam condemnandam; et si non potest

eam salvare, inquirat (ex ipso) quomodo eam intelligat, et si quidem male illam intelligit, corrigat eum cum amore; et si (id) non sufficit, quaerat omnia media convenientia, ut (ille) bene eam intelligens se salvet » (Admonitio ante Exercitia spiritualia).

Evidemment l'intérêt principal de ces lettres réside dans les *problèmes doctrinaux* qui se posèrent au cours de ces années, en France comme partout ailleurs. Nous avons rappelé déjà les articles de Blondel : *Histoire et dogme* sur la vraie méthode de l'exégèse. — On s'arrêtera utilement à une lettre de Blondel sur le *miracle* (I, 153 suiv.) et à cette question qu'il pose aux théologiens : « Ne pourrait-on dire que, sans les miracles, nous ne croirions pas à la vérité de l'enseignement évangélique et que, sans la doctrine morale et doctrinale qu'ils établissent, nous ne croirions pas aux miracles? Pourquoi donc méconnaître un des aspects de cette relation réciproque? » — L'article de Le Roy : « *Qu'est-ce qu'un dogme* » dans la *Quinzaine* du 16 avril 1905 fut désapprouvé par Blondel (I, 209) comme « exagérant la tendance anti-intellectualiste au point que le « primat de l'Action » arrive à la suppression du sens réaliste de la pensée » ; lui-même publia dans le *Bulletin catholique* de Toulouse une courte étude : *De la valeur historique du dogme* (1905 : p. 199-204), encouragea et aida fortement Werhrlé à publier son travail *De la nature du dogme* dans la *Revue biblique*, article qui voulait être une mise au point de rectification de la thèse de Le Roy (1905, p. 225 suiv.). — Le jugement de Blondel sur le philosophe Boutroux (p. 294-296) est sympathique et pénétrant. — Une discussion par lettres entre Blondel d'une part, et Wehrlé et Mourret d'autre part sur le thème des rapports entre la Révélation et la Rédemption, amène Blondel à une réplique vigoureuse (p. 297-298) sur les possibilités de salut des non-chrétiens, en dehors de l'Eglise, qui mérite une lecture attentive. — Les premiers contacts entre Blondel et Rousselot (II, 43-45) sont intéressants, originaux. — Et maintes autres pages pourraient être étudiées : par exemple II, 268-271, où, à propos des âmes qui n'ont pas été vivifiées par le baptême ni encore atteintes par la révélation, il s'indigne des « particularités les plus contestables d'une théologie de notions abstraites, d'une théologie qui ne voit *dès la terre* en dehors des élus que *massa perditionis* »...

Lus avec attention et sympathie, ces deux volumes nous semblent bien faits pour éclairer, élargir, approfondir les mentalités chrétiennes; cet effet salutaire est certes dû aux sentiments élevés exprimés par les deux correspondants; il est dû, tout autant, à la pénétration religieuse de l'éditeur qui a réussi à faire, à travers les autres lettres écrites par Blondel ou adressées à Blondel, un choix et un groupement lumineux de sincérité et de profondeur chrétiennes.

Jean LEVIE, S. J.